



Un avion lâche 10 bombes sur Bouillon

Albert Millard avait 15 ans quand les Allemands sont entrés à Bouillon. Voici comment s'est passé le 10 mai dans ses souvenirs.

● **Interview :**
Philippe CARROZZA

Cela sentait le roussi depuis que la France avait déclaré la guerre à l'Allemagne le 1^{er} septembre 1939. Albert Millard avait 15 ans et se souvient.

Vous vous attendiez à avoir la guerre ?

Je me souviens du grand Louis de l'Anna, un bûcheron, qui, en 1939 était occupé à abattre des arbres derrière Cordemois. Il a pris un sac de 50 kg de chaux et est monté dans les environs du Belvédère actuel pour tracer un B géant visible du ciel. Le message à l'adresse des aviateurs ennemis était clair : « Pas touche, ici c'est la Belgique, pas la France »

Et visiblement, le message n'est pas passé..

Hélas, le 10 mai, la radio n'arrêtait pas de répéter que les Allemands venaient d'entrer en Belgique. Et je ne sais pour quelle raison, les curés sont passés dans tous les quartiers pour rassembler les gamins qui n'avaient pas 16 ans. Je pense que c'était pour les évacuer vers la France. Mes parents ont refusé que je parte et à vrai dire je ne peux pas vous dire ce qu'il est advenu de ceux qui sont partis.

Et l'armée belge, que faisait-elle ?

Je n'ai vu aucun de nos soldats ; par contre, il y avait bien des militaires français sur le pont de Liège. J'étais assis dehors et j'ai vu ce qui s'est passé : un avion allemand est arrivé et ils ont fait feu, sans le toucher. Le zinc a fait un



Albert Millard, 88 ans, est un des trois derniers otages capturés après l'assassinat du pharmacien Degrelle.

tour ou deux de l'église et il a commencé à bombarder la ville. Il a lâché une dizaine de bombes.

Y a-t-il eu des victimes civiles ?

Oui. Deux femmes blessées à la rue du Collège et deux tués à l'Allée de la Paroisse ; ils sont morts dans leur maison.

C'était la panique, alors ?

Oui. Tout le monde avait la frousse. Mes parents ont fermé la maison et nous sommes partis tout de suite à pied vers la France en direction de La Chapelle. Ma sœur cadette née en 1936 était dans une poussette. Mes grands parents nous accompagnaient. Tout Bouillon prenait la fuite comme il le pouvait : à pied ou sur des chariots. Nous avons vite été rejoints par des habitants de Libramont qui se sauvaient vers la France aussi. Mon père était resté

à Bouillon parce que le commissaire avait ordonné aux hommes d'attendre un peu pour rejoindre l'armée. Il nous a rejoints en fin de journée du côté de Francheval.

Avez-vous croisé des soldats allemands ?

Non, par contre il y avait des tas

d'avions dans le ciel ; des stukas qui tiraient sur nous et sur tout ce qui bougeait. On se jetait dans les fossés, tout le monde essayait de se mettre à l'abri. Ce n'était encore rien à côté de ce qui s'est passé quand nous sommes arrivés en train à Vendresse, près de Charleville-Mézières. Nous avons passé

Un des trois otages encore en vie

Le samedi 8 juillet 1944 à 17 heures, Édouard Degrelle, le frère de l'autre, est assassiné dans son officine de pharmacien par des résistants de la dernière heure. Albert Millard est soupçonné par la SS d'être impliqué dans cet assassinat. Vers 18 heures, les Allemands évacuent l'usine et la ferment. Le lendemain, le couvre-feu est décrété et les Bouillonnais reçoivent l'ordre d'amener radios et vélos à l'hôtel du Panorama où était la kommandantur.

« J'étais à la messe quand les Allemands sont arrivés. Tout le monde a été pris. J'ai voulu me cacher dans une armoire de la sacristie, mais il était déjà trop tard ; ils m'avaient vu. Vers midi, nous avons été conduits à l'hôtel du Panorama. Nous étions quarante-six hommes. J'ai été appelé dans un bureau ; il y avait des officiers assis

à une table, mais Degrelle n'était pas là. Ils m'ont demandé ce que je savais et j'ai répondu que j'étais à mon travail à l'usine ». Albert Millard est conduit avec les autres à la prison d'Arlon : « Là, j'ai été interrogé une nouvelle fois, nous y avons passé la nuit. Je n'avais pas peur ; je crois que je ne me rendais pas vraiment compte. »

Les hommes sont restés en prison une dizaine de jours, jusqu'au 21 juillet, avant d'être transférés à Huy. « Nous avons appris par un journal que les Allemands avaient abattu « Trois saboteurs en train de couper les lignes téléphoniques ». Il s'agissait trois de nos amis qui avaient été arrêtés. C'est à partir de ce moment précis que j'ai commencé à avoir vraiment peur. C'était pénible de me coucher en me demandant si les SS n'allaient pas venir me chercher encore. » ■ Ph.C.

la nuit et le lendemain, dimanche matin, c'était les communions solennelles. Alors que la procession des enfants venait de se mettre en marche, des avions sont arrivés dans le ciel. C'était un vrai carnage. Les gens étaient affolés et couraient partout ; il y a eu des tas de morts. ■

VITE DIT

La gifle de Jovet à Madeleine Ozeray

« Pendant la guerre, j'allais au cinéma. Je me souviens de la scène de ce film *La Fin du jour* où Louis Jovet retourne une terrible baffa à Madeleine Ozeray, (NDLR : la comédienne, née à Bouillon en 1908 et y enterrée en 1989 après une longue carrière d'actrice à Paris). Un parent à elle, je pense que c'était son oncle, était dans la salle ce jour-là. En sortant, il s'est écrié : « Je reviens demain, mais si Madeleine ramasse encore une gifle de Jovet dans le nez, il aura affaire à moi ! »

Femmes tondues « À la Libération, quatre à cinq femmes ont été tondues en public sur la place Saint-Arnould. Parmi elles, il y avait une mère de famille. Des gens ricanaient et étaient contents. Personnellement, je ne peux pas dire si elles étaient des collabos ou pas. Elles ont quitté Bouillon après la guerre. »

Le dernier à avoir vu les otages ? « C'est le 21 juillet, que j'ai vu passer à la prison d'Arlon, menottes aux poings René Pierlot, Louis Bodard et le secrétaire Henri Bodard, qui étaient cousins. Ils ne savaient pas où ils allaient. Plus tard, on a appris qu'ils avaient été assassinés par les SS dans un petit bois de la route de Corbion, à la Gernelle. »

« Degrelle a protégé les maquisards »

« Un jour, j'étais chez Édouard Degrelle avec René Brasseur et Louis Gilles, qui étaient recherchés par la Gestapo, quand un officier SS s'est présenté à la porte. Il a demandé au pharmacien s'il avait vu MM. Gilles et Brasseur. Degrelle a répondu qu'il ne les avait pas vus. Mieux même : il nous a présentés au SS en nous désignant par de faux noms. L'Allemand nous a salués ! Degrelle

a noté nos noms sur un papier. Il voulait que le jour de la Libération, nous puissions témoigner en sa faveur auprès des Américains. Le jour de l'assassinat du pharmacien, la Gestapo a perquisitionné son domicile et est tombée sur la feuille de papier et a sans doute cru que nous étions impliqués dans la mort d'Édouard Degrelle. J'ai compris pourquoi les Allemands avaient inscrit mon nom sur une liste noire. » Ph.C.

Fonds pour le journalisme

Demain

Georges Goguin né à Marbehan et domicilié à Harzé (Aywaille).